

*Une enquête de
l'inspecteur Barnaby*


CAROLINE
GRAHAM

*« La meilleure auteure de polar
depuis Agatha Christie. »*

Le Sunday Times

Un corbeau au presbytère



Pygmalion 

Un corbeau au presbytère

*Une enquête de
l'inspecteur Barnaby*

Au vieux presbytère, Lionel Lawrence accueille régulièrement de jeunes délinquants, que sa femme Ann tolère. Mais, un jour, Carlotta, la pensionnaire du moment, disparaît dans la rivière après une grave dispute avec son hôtesse. Témoin de hasard, le vieux Charlie saute sur l'occasion pour faire chanter Ann qui, désespérée, consent à le payer. Mais on retrouve bientôt le cadavre du corbeau dans un bois. La disparition de Carlotta, la mort de Charlie, une étrange tentative de meurtre sur Ann : les événements se précipitent à Ferne Basset, tranquille et traditionnel petit village anglais. C'est au célèbre inspecteur Barnaby et à son fidèle adjoint qu'il revient d'éclaircir ces ténébreuses affaires.

Anglaise, **CAROLINE GRAHAM** a été journaliste et scénariste avant de devenir auteur, spécialisée dans le roman policier et le roman historique. Elle est notamment la créatrice du personnage de l'inspecteur Barnaby, adapté en série télévisée.

**UN CORBEAU
AU PRESBYTÈRE**

CAROLINE GRAHAM

UN CORBEAU
AU PRESBYTÈRE

*Traduit de l'anglais
par Véronique David-Marescot*



Pygmalion

Titre original :
A place of Safety

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

L'édition originale est parue en Grande-Bretagne chez Headline Book Publishing à Londres.

© 1999, Caroline Graham.

© 2003, Éditions Flammarion, département Pygmalion, pour l'édition en langue française.

© 2011, Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente édition.

ISBN 978-2-7564-0539-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon amie Patricia Houlihan,
sans laquelle rien de tout ceci ne serait arrivé.*

TOUS les soirs, exactement à la même heure et par tous les temps, Charlie Leathers sortait le chien. Quand Mme Leathers entendait le claquement du portail de leur pavillon en parpaings, elle risquait un coup d'œil entre les voilages pour s'assurer qu'il était bien parti puis elle rallumait le téléviseur.

M. Leathers s'absentait une demi-heure environ mais sa femme réglait le minuteur de la cuisine sur vingt minutes, pour plus de sûreté. Un soir, il était rentré plus tôt, avait jeté un regard soupçonneux sur le téléviseur qu'elle venait d'éteindre et posé le revers de la main sur l'écran encore chaud. Hetty avait dû subir tout un sermon : ça va de soi, il n'y a rien d'intéressant à regarder après dix heures, et c'est bien connu que les lampes s'usent davantage quand il fait nuit. Une fois, elle avait eu la témérité de lui demander lequel des deux payait la redevance TV et il avait fait la tête pendant trois jours.

Quoi qu'il en soit, ce soir-là – ou le soir en question, comme le désignerait la police, lorsque son importance serait pleinement évaluée – il resta absent plus longtemps que d'habitude. Hetty aurait pu regarder *Absolutely*

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

*Fabulous*¹ jusqu'au bout. L'épisode n'était pas inédit, mais c'était son émission préférée, aussi éloignée que possible de sa vie quotidienne, tout entière remplie par les corvées ménagères.

Un magnifique clair de lune baignait la place gazonnée du village, éclairant l'affiche du « Village le Mieux Entretenu » et l'écusson où étaient barbouillées les armes de Ferne Basset. C'était du folklore fabriqué, ces armoiries, qui représentaient un blaireau rampant, des gerbes de blé, des battes de cricket croisées et un chrysanthème d'un vert extraordinairement acide.

Charlie Leathers foula à grandes enjambées l'herbe tondue pour gagner le trottoir d'en face. Il décocha un regard furieux à la masse sombre des maisons en construction et au matériel de chantier qui jouxtaient le pub et donna en passant un coup de pied dans une pile de briques. Il longea plusieurs cottages victoriens et une remarquable maison moderne, presque entièrement en verre, sur laquelle ruisselait comme une pluie d'argent la clarté de la lune. Quelques mètres encore, et il pénétrait dans le cimetière derrière lequel s'étendait le Bois de Carter. Il marchait rapidement avec l'énergie véhémence, furieuse, qui animait tous ses mouvements. Charlie ne se détendait jamais et tressautait même quand il dormait, en battant l'air de ses poings serrés.

La chienne jack russell faisait son possible pour le suivre et trottait en levant souvent vers lui des regards inquiets. La fatigue ou les pierres sur le chemin n'étaient pas une excuse pour trébucher. Il tirait sauvagement la chienne par son collier ou lui cinglait le museau de la laisse pour la forcer à accélérer. Il ne lui autorisait qu'une seule pause pour faire ses besoins. Elle pissait en sautillant sur trois pattes.

1. Absolument Fabuleux : émission humoristique britannique, où deux femmes, dans la cinquantaine, essaient toujours de prouver qu'elles sont dans le vent. Elles boivent trop et dépensent beaucoup d'argent.

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

Et les merveilleuses odeurs, riches et variées, qui épaississaient l'air nocturne, restaient à jamais inexplorées.

Après avoir été presque traînée à travers un enchevêtrement de ronces et de mauvaises herbes, Candy fut soulagée de se retrouver à trotter sans bruit sur un doux terreau de feuilles avant qu'une saccade sur la laisse lui fasse faire un demi-tour brutal pour rentrer à la maison.

Ce qui impliquait de rejoindre Tall Trees Lane, où habitait Charlie, depuis la direction opposée de celle empruntée à l'aller. Ils devaient passer quelques pavillons, plusieurs hospices, la boutique du village et l'église Saint-Timothée-le-Martyr. Puis, avant de retrouver les maisons riches, il fallait franchir la rivière.

Les eaux de la Misbourne étaient profondes et rapides. Un petit barrage, quelques mètres en aval, faisait un doux chuchotis qui se mêlait au bruissement des feuilles dans le silence de la nuit. Un pont de pierre enjambait la rivière, avec un parapet sculpté, d'un mètre de haut à peine.

Charlie venait de le franchir quand il entendit des cris. Il s'immobilisa et tendit l'oreille. Il est difficile de localiser les bruits, la nuit, et il crut d'abord que les voix stridentes et furieuses provenaient des pavillons, où les gens se moquaient complètement qu'on les entende se disputer. Mais les voix s'amplifièrent, peut-être parce qu'on avait ouvert une porte, et il comprit qu'elles s'échappaient du bâtiment voisin de l'église : le Vieux Presbytère.

Charlie se précipita dans le cimetière, se haussa sur la pointe des pieds et jeta un œil avide par-dessus la haie d'ifs. Il enroula la laisse autour de sa main jusqu'à ce que Candy soit près d'étouffer. Il l'avertissait ainsi de se tenir tranquille.

La lumière du vestibule inondait le perron. Une fille sortit en courant, et en criant quelque chose, dont le sens se perdit dans des hoquets de sanglots. Un cri angoissé retentit à l'intérieur de la maison.

— Carlotta, Carlotta ! Attendez !

La fille descendit en trombe l'allée et Charlie se rencontra dans la haie. Mais elle ne risquait pas de le remarquer.

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

Il la vit courir à quelques mètres de lui, aveuglée par les larmes.

– Revenez!

La course se poursuivit. Un martèlement régulier sur le gravier, et une autre femme, un peu plus âgée mais non moins bouleversée, surgit dans son champ visuel.

– Laissez-moi tranquille.

En atteignant le pont, la fille s'était retournée. Bien que le chemin derrière elle fût parfaitement dégagé, Charlie eut la vive impression qu'elle était comme une bête aux abois.

– Je ne pensais pas à mal.

– Je sais, Carlotta, dit la femme qui s'approchait prudemment. C'est bon. Il ne faut pas...

– Chez vous, c'était ma dernière chance.

– Ça n'en vaut pas la peine, reprit la voix apaisante.

Calmez-vous.

La fille escalada le parapet.

– Mon Dieu...

– On va m'envoyer en prison.

– Il ne faut pas...

– J'ai cru que je serais en sécurité ici.

– Vous y étiez... vous y êtes. J'ai seulement dit que...

– Où aller, maintenant?

Épuisée par les larmes, elle baissa la tête, en oscillant dangereusement en arrière puis sursauta et se redressa avec un petit cri d'effroi.

– Aaah... qu'est-ce qui va m'arriver?

– Allons, ne racontez pas de bêtises.

La femme s'avança, on aurait dit un spectre dans le clair de lune.

– Il ne va rien vous arriver.

– Autant mourir.

Son agitation s'accrut sérieusement: elle se couvrit le visage de ses mains et se remit à pleurer en se balançant pitoyablement d'avant en arrière. La femme, profitant de son inattention, s'approcha rapidement. Sans faire de bruit. Parvenue au niveau de la jeune fille, elle lui saisit les jambes.

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

– Descendez, Carlotta. Vous voyez, je vous tiens.

– Ne me touchez pas !

Pendant ce temps, Charlie Leathers s'était avancé subrepticement, pas à pas. Il était attiré par le drame, sans se soucier d'être vu, au comble de l'excitation.

La lune s'éclipsa derrière un nuage. On ne distinguait plus les détails mais il y avait suffisamment de clarté pour souligner les contours d'une forme sombre à la taille grotesque, comme si l'une des deux femmes était perchée sur les épaules de l'autre. Pendant quelques secondes, elles luttèrent, en grognant. La fille se mit à hurler.

– Ne... ne poussez pas !

Alors il y eut un cri terrible, un grand bruit d'éclaboussement comme si un corps lourd était tombé à l'eau. Puis le silence.

Charlie se recula à l'abri de la haie. Il tremblait, les nerfs à vif. Il lui fallut un certain temps avant de reprendre le chemin de la maison. Et, ce faisant, il ne passa pas inaperçu car un village anglais, en dépit des apparences, n'est jamais tout à fait endormi.

Par exemple, dans la belle maison de verre, Valentin Fainlight et sa sœur Louise disputaient une partie d'échecs acharnée. Bien déterminé à gagner, Valentin jouait avec une ardeur sauvage. Il fondait sur l'échiquier, enlevait les pièces avec brusquerie et les agitait triomphalement. Louise, plus détachée mais tout aussi résolue, restait très calme. Elle souriait froidement, en écartant à peine les lèvres, après une manœuvre réussie mais ne manifestait ni déception ni déplaisir devant un coup malheureux.

– Echec et mat !

L'échiquier se renversa et les pièces, des animaux mythiques et des guerriers en résine bleu foncé, tombèrent avec fracas. Louise se leva aussitôt et s'éloigna.

– Ne boude pas, Lou. C'était juste, non ?

– Autant que cela peut l'être avec toi.

– Je prendrais bien un petit verre.

Jusque-là, il faisait bon avoir Louise à la maison, c'était indéniable. Valentin s'était montré agacé et réticent quand

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

elle avait parlé de venir s'installer avec lui. Il la plaignait, bien sûr. Son divorce l'avait beaucoup éprouvée. Pour la première fois de sa vie, on lui avait porté des coups plus rudes que les blessures qu'elle avait infligées. Mais tout avait fini par s'arranger. Dans l'ensemble.

Pour dissiper l'inquiétude de son frère et souligner la nature transitoire de sa présence, Louise n'avait apporté que deux petites valises. Un mois plus tard, elle allait chercher le reste de ses vêtements. Puis ses livres et une caisse bourrée de ces objets dont on dit qu'ils ont seulement (pourquoi «seulement»?) une valeur sentimentale. Emballer ces objets avait été si douloureux qu'elle avait laissé la caisse dans le garage, sans l'ouvrir.

– Un doigt de Casa Porta, ça serait bien.

Louise entreprit de tirer les rideaux. Ils étaient immensément longs et, pourtant, presque aériens, confectionnés dans un tissu arachnéen semé d'étoiles pâles. Il y avait un espace entre le niveau supérieur, suspendu au vaste grenier par des câbles d'acier, et le mur extérieur, et les rideaux y tombaient en cascade d'une trentaine de mètres de hauteur. Quand elle se déplaçait en les tirant derrière elle, Louise avait toujours l'impression de se trouver au théâtre, au début de la représentation. Elle s'arrêta à mi-chemin.

– Voilà Charlie Leathers avec ce pauvre petit chien.

– Aaah...

– Pourquoi faut-il toujours que tu te moques de tout ?

– Non, pas de tout.

Non, pensa Louise. Si seulement...

– Tu tournes à la commère de village, ma vieille. Qui guette derrière ses rideaux. Bientôt, tu vas t'inscrire au Club des Mères.

Louise resta un moment à scruter l'obscurité, les silhouettes mouvantes des arbres. Et les maisons, des cubes noirs compacts. Elle s'imagina les gens endormis en train de rêver. Ou éveillés, transis de frayeurs nocturnes à l'idée de la maladie et de la décrépitude à venir. Elle se remit à tirer les rideaux dont la mousseline effleurait son bras.

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

– Attends, s'écria son frère.

Louise s'immobilisa. Elle savait ce qui allait venir et se força à garder des pensées plates et ternes. Il n'y avait vraiment rien à ajouter. Ils avaient épuisé tous les arguments. En un sens, puisqu'elle avait subi la même épreuve, elle pouvait comprendre.

– La porte bleue est ouverte?

– Il fait trop sombre pour voir.

– Il y a de la lumière dans l'appartement?

Le Vieux Presbytère était entouré d'arbres mais le garage, avec son appartement à l'étage, s'élevait un peu à l'écart de la maison, clairement visible.

– Non.

– Laisse-moi voir.

– Val, il n'y a rien à voir.

– Fais-moi plaisir, chérie.

Ils restèrent tous deux à contempler la nuit. Louise détourna les yeux du visage de son frère, dévoré par l'avidité sensuelle et une brûlante tendresse. Ils attendirent quelques instants puis elle saisit la main de Val et la pressa tristement contre sa joue. Alors des phares éblouissants balayèrent la rue du village et une voiture s'engagea dans l'allée du Vieux Presbytère.

Ann Lawrence ne dormait pas. Mais quand elle entendit le claquement de la porte d'entrée, et les pas de son mari dans l'escalier, elle bondit dans son lit, ferma les yeux et resta étendue, immobile, remerciant le Ciel qu'ils fassent chambre à part. Lionel ouvrit sa porte, prononça son nom sans baisser la voix, attendit un peu, poussa un soupir irrité et referma sèchement.

Ann se releva et se remit à faire les cent pas, foulant sans bruit le tapis d'Aubusson d'un jaune fané. Elle ne tenait pas en place. Depuis ce moment terrifiant, sur le pont, quand Carlotta lui avait échappé et s'était noyée. Car, à l'heure qu'il était, elle était noyée, sans aucun doute.

Ann avait couru le long de la berge en appelant, en criant son nom, en scrutant les eaux noires et tourbillonnantes.

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

Elle avait couru jusqu'à l'épuisement. Elle avait fini par atteindre le barrage, une étroite langue d'écume, qui se tordait et sifflait dans la clarté de la lune. Rien. Pas le moindre signe de vie, animale ou humaine.

Elle se traîna jusqu'au village, folle d'émotion et de peur. Que pouvait-elle faire? D'après sa montre, une demi-heure s'était écoulée depuis l'accident. A quoi bon prévenir maintenant? Oui, mais comment se taire? A supposer que, par miracle, Carlotta ne se soit pas noyée mais soit coincée quelque part, au-delà du barrage? Peut-être était-elle parvenue à s'agripper à une branche, s'y cramponnait-elle avec l'énergie du désespoir, trempée, gelée?

Ann se rendait compte à présent qu'elle avait commis une terrible erreur en la poursuivant le long de la rivière, en l'appelant. Elle avait agi instinctivement, mue par une impulsion naturelle, humaine. Elle aurait dû se précipiter vers la cabine téléphonique la plus proche et appeler police secours. Ils n'auraient sûrement pas mis une demi-heure à arriver. Et ils auraient été équipés comme il faut, avec des torches, des cordes. Et des plongeurs.

Il y avait une cabine téléphonique près du Red Lion, silencieux après le départ des noceurs, les volets clos sur la nuit. Ann tapa trois fois sur le chiffre neuf, tandis que le récepteur glissait dans sa main moite de sueur. Quand on lui demanda ce qu'elle désirait, elle hésita puis réclama la police. Ils aviseraient le service des ambulances, si besoin était.

Elle réussit à expliquer dans un discours assez incohérent que quelqu'un était tombé à la rivière et avait été emporté par le courant. Les recherches entreprises immédiatement après étaient restées vaines. Elle indiqua l'endroit exact mais, quand on l'interrogea sur l'heure de l'accident, elle contempla sa montre en essayant de saisir la signification des chiffres sur le cadran. Elle dit qu'elle ne savait pas. Il y avait une demi-heure peut-être. Peut-être moins. Puis la personne à l'autre bout du fil lui demanda son nom.

Ann lâcha le récepteur qui se balançait et cogna contre la vitre. La gorge contractée, comme serrée dans un étai,

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

elle se raidit, submergée par l'horreur. *Son nom*. Comment pouvait-elle donner son nom? Elle le vit écrit en grosses lettres sur la première page du journal local, peut-être même dans les quotidiens nationaux. Elle imagina les répercussions. L'émoi de son mari, l'effet de tout ceci sur sa réputation; sa déception et sa tristesse devant l'échec de sa femme, qui non seulement n'avait pas su procurer à Carlotta la sécurité dont elle avait si grand besoin mais aussi qui l'avait chassée de la maison. En tout cas, c'est ce qu'on penserait.

Ann fut entraînée dans un tourbillon de réflexions pénibles. Quand elle en émergea, quelques instants plus tard, misérable et au bord des larmes, elle s'aperçut qu'elle avait raccroché.

Heureusement, personne ne la vit rentrer chez elle. Dans le vestibule, elle fut horrifiée par son reflet dans la glace. Le visage barbouillé de poussière. Les chaussures et les bas trempés. Elle tremblait de froid car la sueur de sa course folle le long de la rivière séchait sur sa peau.

Elle se fit couler un bain avant même d'enlever son manteau. Dédaignant le Radox de son mari qui promettait de «soulager la douleur, de calmer et de délasser», elle tendit la main vers un voluptueux bain moussant. Un cadeau de Noël de Louise Fainlight, délicieusement parfumé, merveilleusement effervescent et certainement plus apte à calmer et à apaiser la douleur. La fatigue n'était pas un problème. Elle ne s'était jamais sentie aussi éveillée. Elle avait même tendance à croire qu'elle ne pourrait plus jamais dormir.

En dévissant le bouchon, elle remarqua sans surprise que le flacon, dont elle ne s'était servi qu'une fois, était presque vide.

Elle laissa tomber ses vêtements par terre, passa une robe de chambre et descendit pour se servir un verre. Il n'y avait pas grand choix. Bristol Cream¹. Un fond de

1. Sorte de sherry très doux.

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

Dubonnet, que son mari noyait dans du soda et sirotait comme s'il accomplissait un acte d'une folle audace. Du sirop de citron.

Ann soupira, terriblement tentée, dans son état d'esprit actuel, de verser le tout dans un grand verre et de l'avaler d'un coup. Elle ouvrit l'énorme buffet sculpté et découvrit, tout au fond, une bouteille de bordeaux. Cinq minutes plus tard, allongée dans l'eau parfumée, elle descendait la bouteille de vin fruité, en se repassant les terribles événements des deux dernières heures, séquence par séquence. Elle ne parvenait toujours pas à croire que le sol s'était si soudainement dérobé sous ses pieds. Ni que les faits s'étaient enchaînés avec une telle rapidité. Il y avait certainement eu un moment où elle aurait pu éviter l'œil du cyclone.

Tout avait commencé avec la disparition des boucles d'oreilles de sa mère. Des bijoux d'une exquise délicatesse : des roses de diamant et d'émeraude sur un clip d'améthyste. Elles avaient été offertes à Ann pour ses dix-huit ans, avec une montre pendentif à ruban de soie moirée, un collier de grenats et de turquoises et plusieurs jolies bagues, qui n'allaient qu'à son auriculaire.

Elle cherchait un mouchoir quand elle remarqua que le foulard de soie écaille de tortue sous lequel elle gardait son coffret à bijoux avait été déplacé. Elle ouvrit le coffret. Les boucles d'oreilles avaient disparu.

Ann mettait rarement ses bijoux. La vie qu'elle menait ne lui donnait pas souvent l'occasion de porter d'aussi jolies choses, ou d'en faire étalage, comme aurait dit son mari. « Nous ne devons pas exhiber notre fortune », répétait-il à l'envi de son ton neutre, résolument impartial. Et Ann d'approuver, sans jamais au grand jamais faire remarquer qu'en fait, cette fortune, c'était la sienne.

Elle fouilla dans le coffret, les doigts tremblants. Elle compta les bagues, pressa une seconde le collier sur son cœur puis remit le tout en place. Rien d'autre ne

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

manquait. Elle regarda dans le miroir son visage pâle, ses cils blonds qui déjà battaient et clignaient d'appréhension. Mais elle ne pouvait pas, elle ne voulait pas laisser passer cela.

Le fait qu'elle sache qui avait pris les boucles d'oreilles n'arrangeait pas les choses. Cela signifiait un affrontement. Au tréfonds d'elle-même, elle y répugnait. Mais la seule autre solution était d'en parler à Lionel, ce qui déboucherait sur un entretien à trois, extrêmement embarrassant. Elle, qui s'efforcerait de ne pas se montrer trop accusatrice. Lionel, qui se contorsionnerait, rempli de compassion, pour essayer de comprendre, d'excuser Carlotta et de lui pardonner. Carlotta, qui nierait les avoir prises (et, dans ce cas, que pouvaient-ils faire?) ou entamerait son numéro d'enfant déshéritée et malheureuse, en pleurnichant qu'elle n'avait pas pensé à mal. Elle avait seulement voulu les essayer, n'ayant jamais rien possédé de précieux ni de beau de toute sa misérable vie sans amour.

Ann était bien certaine que Carlotta lui empruntait de temps à autre ses vêtements. Elle avait remarqué une odeur aigrette sur quelque robe ou chemisier. Et plusieurs choses avaient déjà disparu. Des collants coûteux, à motifs de losanges. Une paire de gants en fourrure laissés dans la poche de son manteau, dans le vestibule. De petites sommes d'argent de son porte-monnaie. Ce qui ne l'étonnait plus de la part des canards boiteux de Lionel, qui se succédaient chez eux.

Ann leva les yeux vers le plafond : de la chambre de Carlotta parvenaient les coups sourds, incessants, de musique de rock. Elle mettait sa musique du moment où elle se levait jusqu'à onze heures du soir, couvre-feu imposé par Lionel lui-même, dont la patience commençait alors à s'épuiser.

Il fallait qu'Ann s'y prenne en douceur. Carlotta était une instable, paraît-il. A son arrivée, Lionel avait vivement recommandé à sa femme la prudence, lui affirmant qu'à la moindre critique, à la moindre incitation à se conformer

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

aux mesquines contraintes bourgeoises, Carlotta pouvait basculer. Jusque-là, Ann n'avait guère décelé de fragilité. En fait, elle n'était pas loin de penser que c'était tout juste le contraire.

Elle se sentait mal à l'aise, comme chaque fois qu'elle était forcée de montrer de l'agressivité. Ressentir, pas de problème. Montrer, eh bien, on verra demain. Mais peut-être – Ann commençait à reculer – n'était-ce pas nécessaire, après tout ? Ne devait-elle pas d'abord s'assurer que les bijoux avaient vraiment disparu ?

Soulagée à la perspective d'ajourner l'affrontement, Ann retira le tiroir supérieur, en renversa le contenu sur le lit et se mit à fouiller consciencieusement sa lingerie et ses collants. Pas de boucles d'oreilles. Elle inspecta les deux autres tiroirs. En vain.

Elle se rappelait précisément la dernière fois qu'elle les avait portées. C'était le jour anniversaire de la mort de sa mère. Ann avait apporté des fleurs fraîches sur sa tombe. Tandis que la femme adulte remplissait d'eau l'urne de pierre et arrangeait avec soin les roses jaunes aux boutons en flammes de bougie, l'enfant de six ans, éperdue de douleur et de chagrin, avait désiré passionnément voir sa mère apparaître, ne fût-ce qu'un instant. Le temps de constater qu'elle portait les boucles d'oreilles. Qu'elle n'avait pas oublié. Qu'elle n'oublierait jamais.

Le volume de la musique augmenta soudain. Que ce soit à cause de cette désagréable intrusion dans ses douloureuses réflexions ou parce qu'elle était doublement convaincue que la fille avait décidément volé l'un de ses biens les plus précieux, Ann trouva alors le courage d'agir. Elle traversa le palier d'un pas décidé, gravit en courant et en trébuchant les quelques marches qui menaient au grenier et frappa à la porte.

Le volume augmenta encore, le bruit devint assourdissant. La basse lui martelait les tympanes, éclatait dans sa tête. Elle se sentait comme envahie. Les panneaux de bois de la porte et les planches sous ses pieds dansaient et vibraient. Folle de rage – *c'est chez moi, chez moi!* –,

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

Ann tambourina avec ses poings jusqu'à s'en meurtrir les phalanges.

La musique s'interrompt. Quelques secondes plus tard, Carlotta apparut, campée sur le seuil dans son jean noir poussiéreux et son T-shirt. Des baskets élimées aux pieds. Les longs cheveux bruns emmêlés passés dans un chou-chou violet. Elle arborait l'expression qu'elle adoptait si souvent quand elles se trouvaient seule à seule. Un mépris amusé. Puis elle esquiva l'écriteau « Attention à la tête », franchit le seuil et barra le passage.

– Vous avez un problème, madame Lawrence ?

– Malheureusement, oui.

Ann avança hardiment d'un pas et, surprise par le mouvement, Carlotta s'écarta. Elle ne suivit pas Ann dans la chambre qui était un vrai chaos et empestait la fumée de cigarette.

– Alors, c'est quoi, votre problème ?

– Je n'arrive pas à trouver les boucles d'oreilles de ma mère.

– Et alors ?

Ann prit une profonde inspiration.

– Je me demandais si vous...

– Les aviez pas volées ?

– Empruntées. Peut-être.

– Je mets pas des trucs de mémé. Merci quand même.

– Elles étaient dans mon coffret à bijoux l'autre jour et...

– Vous me traitez de menteuse ?

Elle lui postillonnait à la figure, en crispant ses lèvres minces et écarlates.

– Bien sûr que non, Carlotta.

– Fouillez, alors. Allez-y.

Elle sait bien que je ne ferai jamais ça, songea Ann. Surtout si elle reste plantée là, à me regarder. Elle pensa à prendre Carlotta au mot mais elle aurait été incapable de supporter l'humiliation, si elle ne trouvait pas les boucles d'oreilles. Ni la scène affreuse qui s'ensuivrait si elle les découvrait.

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

Elle se demanda si les bijoux étaient déjà mis en gage ou vendus et l'idée la rendit malade. Elle s'imaginait ses précieuses boucles tripotées par des doigts sales, experts. L'argent, une infime partie de leur valeur, qui changeait de mains. Ce fut cette image qui la poussa à prononcer les paroles imprudentes et fatales.

– Si vous savez quelque chose, j'aimerais que vous les rendiez d'ici demain. Sans quoi, je devrai en avertir mon...

La fille se rua en avant, poussa Ann avec une violence telle que celle-ci faillit tomber. Elle fonça dans la chambre, sortit les tiroirs, en répandit le contenu sur le lit : maquillage, collants, lingerie, laque pour les cheveux. Une boîte de poudre éclata : une poussière mordorée vola partout. Elle déchira les affiches, tira de vieux habits de la penderie, renversa les coussins, secoua les magazines en arrachant les pages avec sauvagerie.

– Ça a pas l'air d'être ici, hein ? Ni là, bordel ! Ni là non plus !

– Non, Carlotta, je vous en prie.

C'était un cri d'horreur. Ann s'aperçut que Carlotta pleurait en titubant comme une aveugle.

– Ecoutez, cela ne fait rien. J'ai dû me tromper.

– Vous lui direz quand même, je vous connais. Trop contente de vous débarrasser de moi.

– Ce n'est pas vrai.

Ann, mise devant le fait, protestait exagérément.

– Vous savez pas comment c'est, vous, là-bas, hein ? Garce gâtée pourrie. Aucune idée, putain !

Ann baissa la tête. Que pouvait-elle dire ? C'était vrai. Elle ne savait pas comment c'était, là-bas. Elle n'en avait aucune idée. La furie se déchaîna.

– Vous, vous avez une idée de ce que ça représente pour moi, ici ? Les gens veulent vous faire du mal, là d'où je viens, vous savez ça ? (Elle se passa une manche sur la figure, toute bouffie de larmes.) Ils cherchent qu'à vous démolir. Maintenant, il va me renvoyer.

C'est à ce moment-là qu'elle se sauva. Elle était en train

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

de hurler en lançant des livres. La seconde d'après, elle avait disparu. Filé dans l'escalier. Traversé le vestibule. Elle était sortie dans la nuit.

Ann, allongée dans une eau maintenant presque froide, s'efforça de bâillonner ses pensées. Elle s'enveloppa dans son peignoir, apporta le bordeaux et le verre dans sa chambre. Elle but un peu de vin, se sentit écoeurée et s'étendit alors sur le lit, en priant le Ciel de la faire sombrer dans l'inconscience. Mais elle ne put s'endormir avant l'aube.

LE lendemain, au village et dans les environs, il fut beaucoup question de l'éventualité d'une chute dans la rivière, du côté de Swan Myrren. Le laitier de Wren Davis, dont le cousin habitait tout près, rapporta que la police avait débarqué vers minuit. Et une ambulance. Avec sa femme et les voisins, ils étaient sortis pour voir ce qui se passait mais les policiers n'avaient pas été très loquaces. Ils avaient posé quelques questions mais pas fourni grand-chose comme réponses. Au bout d'un moment, ils étaient descendus le long de la rivière et le cousin du laitier ne les avait plus revus.

Mais, bien que la fièvre soit retombée presque immédiatement, les gens de Ferne Basset n'en firent pas moins tout un plat. Il y avait pénurie de drames depuis la fête de l'église, quand le cochon, dont tout le monde essayait de deviner le poids, avait défoncé son enclos et s'était sauvé, fou furieux, saccageant plusieurs stands et semant la panique sous la tente des rafraîchissements.

A la poste, dans la queue du lundi pour les pensions, on s'accorda pour reconnaître qu'il n'y avait pas de fumée sans feu. La police ne se dérangeait pas pour rien et sans

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

aucun doute si elle gardait le silence sur la situation réelle, c'est qu'elle avait ses raisons. Tôt ou tard, on en parlerait à *Crime Watch*¹. Et on se garda bien d'exprimer la déception ressentie devant le fait que personne dans le village ne semblait avoir disparu.

Au « centre commercial » de Brian, l'unique et minuscule libre-service, la conversation prit un tour plus sérieux. Un foutu canular, selon Brian. Rien trouvé de mieux que de faire perdre son temps à la police avec des appels anonymes. S'il pouvait leur mettre la main dessus ! Quelqu'un dans la queue pour la loterie suggéra qu'il s'agissait peut-être de la vieille dame de Penfold's Mill, qu'on trouvait parfois à errer en récitant de la poésie. La poésie, ça coupa court à tout. Les gens se dispersèrent pour attendre l'annonce qu'on l'avait trouvée, flottant en aval, soutenue seulement par des distiques rimés.

Au Red Lion à l'heure du déjeuner, la réaction fut plus brutale, voire cruelle. Les clients furent nombreux à citer des personnalités connues dont on aurait fort bien pu se passer et qu'on aurait été ravi de savoir noyées. Ce qui incluait les politiciens, les sportifs et les célébrités de la télévision. Puis la conversation prit un tour plus personnel : quelques voisins et connaissances, un conjoint ou deux et, inévitablement, une belle-mère furent balancés dans l'arène.

Louise Fainlight apprit la rumeur de la bouche du facteur. Elle pénétra nonchalamment dans l'immense garage d'acier où Val faisait ses trente kilomètres quotidiens, aujourd'hui sur une éblouissante Chaz Butler. Le vélo était en équilibre sur des roulettes qui bourdonnaient, comme un énorme essaim d'abeilles. La vitesse transformait les roues en une buée de lumière étincelante.

Louise adorait regarder son frère s'entraîner, tout en sachant qu'il n'appréciait pas vraiment sa présence. Il

1. Emission télévisée britannique sur des crimes non élucidés par la police. Les téléspectateurs sont invités à appeler pour donner des informations.

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

pédalait comme un possédé; son visage, tel un masque, grimaçait sous l'effort intense, les paupières serrées, les lèvres crispées sur les dents qui grinçaient. Il ruisselait de sueur. De temps à autre, quand ses jambes refusaient d'accélérer, il jurait, en usant d'un langage profane fort inventif.

Alors Louise riait, se délectant du contraste entre cette manifestation démoniaque et le personnage ironique et détaché que Val aimait à montrer dans la vie de tous les jours.

Elle entendit le déclic du compteur fixé au cadre. Le bourdonnement diminua peu à peu, le contour des roues se précisa. Puis les rayons. Les moyeux. La chaîne fine mais extrêmement solide. Enfin, le vélo s'immobilisa. Val descendit, les muscles puissants de ses jambes et de ses épaules encore frémissants. Louise lui tendit une serviette.

– Tu ne vas pas tarder à reprendre le Tour de France.

– Trop vieux, grogna Valentin, en épongeant sa figure ruisselante.

Il retira la bicyclette des glissières et la rangea soigneusement au fond du garage où se trouvaient déjà une dizaine d'autres.

– Le café est prêt?

– Bien sûr.

– Bon.

Ils se dirigèrent, par une allée couverte, vers la véranda à l'arrière de la maison.

– Du courrier?

– Que la pub. Et un ragot de Pat le facteur.

– On m'avait promis les épreuves de *Barley Roscoe and the Hopscotch Kid*.

– Tu ne veux pas savoir de quoi il s'agit?

– De quoi quoi?

– Le ragot.

– Bon Dieu, ma vieille!

– Quelqu'un a sauté dans la rivière, près du barrage.

– C'est du Lavazza, le café, non?

– Oui.

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

– Bon. Je n’aime pas ce truc chocolaté qu’on avait la semaine dernière.

C’était le pire jour imaginable pour se réveiller dans l’angoisse et le remords. Ann, recroquevillée, les bras serrés autour du corps, avec des crampes atroces dans les membres, loucha vers les ravissants motifs des feuilles grisées qui flottaient et glissaient au plafond de sa chambre. Par la fenêtre, elle distinguait un rectangle de ciel bleu. La pièce était inondée d’un soleil d’automne.

La torture avait déjà commencé. Toute cette terrible histoire de la veille passait et repassait dans sa tête, animée avec force et brillamment éclairée comme sur un écran de cinéma. Elle, grimpant l’escalier du grenier, pleine d’appréhension. Carlotta, hurlant, jetant livres et vêtements par toute la chambre, sa fuite dans le noir. L’eau rapide.

Aujourd’hui, Ann devrait le dire à Lionel. Il fallait qu’elle le lui dise. Il allait s’interroger sur l’absence de Carlotta. Mais Ann savait, sans en connaître la raison, qu’elle ne pouvait révéler toute la vérité.

Difficile de nier qu’il soit le plus compréhensif des hommes. Tout comprendre – elle l’avait si souvent entendu –, c’est tout pardonner. Il s’efforçait, sans répit et parfois, pensait-elle, sans discernement, de comprendre les jeunes qu’il abritait temporairement sous son aile. Ceux auxquels la société n’avait témoigné que cruelle indifférence. Les perdus, les abandonnés, les criminels et presque criminels. Elle avait toujours tâché – à une exception près – de les accueillir chaleureusement chez elle.

Ann hésitait parce qu’elle savait qu’elle allait décevoir amèrement Lionel. Pire, elle lui ferait honte. Et à juste titre. Quelle excuse pouvait-on trouver à une femme proche de la quarantaine, issue d’un milieu familial stable, aisé, habitant une grande et belle maison, qui s’en prenait à une pauvre malheureuse réfugiée là et la chassait dans la nuit ? Tout ça pour une paire de boucles d’oreilles. Ce qui n’était absolument pas une excuse.

Ann sortit du lit, en étirant ses membres douloureux.

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

Elle chaussa ses mules de brocart rose, leva les bras au plafond puis se pencha en grimaçant pour toucher ses orteils.

Lionel allait dormir encore un petit moment. Il était rentré assez tard, la veille au soir. Ann décida de se préparer du thé et de le prendre dans la bibliothèque pour réfléchir à ce qu'elle allait lui dire.

Elle enfilait sa robe de chambre quand elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir et son aide ménagère qui l'appelait :

– Madame Lawrence? Bonjour! Une belle journée!

Ann sortit en hâte sur le palier et se pencha au-dessus de la cage d'escalier en se forçant à sourire et à mettre un peu de chaleur dans sa voix.

– Bonjour, Hetty.

Evadne Pleat, de Mulberry Cottage sur la place, venait juste d'achever la tâche principale de sa routine journalière, à savoir les soins affectueux et l'entretien qu'elle dispensait à ses six pékinois. Brossage, tonte, repas, vermifuge et promenade. Il fallait prendre leur température, vérifier que les colliers étaient nets et point trop serrés, inspecter de près leur belle toison couleur crème, au cas où quelque corps étranger aurait eu le front de s'y introduire illégalement.

Une fois cette minutieuse routine accomplie, Evadne prenait son petit déjeuner puis plaçait un géranium blanc Kashmir à la fenêtre de la cuisine. C'était le signal qu'elle était « à la maison » et, à compter de ce moment, sa journée était si surchargée qu'elle avait à peine le temps de respirer. La raison de la popularité dont elle jouissait était simple : Evadne savait merveilleusement bien écouter.

Il est rare de rencontrer quelqu'un qui s'intéresse davantage à autrui qu'à soi-même et les habitants de Ferne Basset n'avaient guère tardé à apprécier les remarquables qualités d'Evadne. Elle semblait toujours avoir le temps de donner aux gens une totale attention. Ses yeux ne s'égarèrent jamais vers le cadran de sa jolie horloge de parquet, pas plus qu'elle ne se laissait distraire par son doux carillon. Quel que soit le sujet de la discussion, elle paraissait toujours bienveillante. Et d'une discrétion absolue.

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

Inévitablement, les gens s'étaient mis à rechercher sa compagnie. Le fauteuil le plus confortable de son petit salon encombré était toujours occupé par quelque âme bouleversée ou émue qui s'épanchait, sustentée d'Earl Grey et de petits sablés. Ou, après six heures du soir, de Noilly Prat et de biscuits au fromage.

Evadne ne donnait jamais de conseils, constatation qui aurait surpris ses visiteurs s'ils y avaient réfléchi, car ils la quittaient toujours réconfortés, allant même jusqu'à reconnaître, à l'occasion, qu'ils y voyaient plus clair. Parfois, ils en arrivaient à considérer sous un jour entièrement nouveau les gens dont ils étaient venus se plaindre amèrement.

Ce jour-là, naturellement, on ne parla que des prétendus événements de la rivière. Le manque de preuves n'empêcha guère que se déverse un torrent d'extravagances quasi gothiques. Non qu'il y ait grand-chose à dire, elle devait bien le comprendre. Une histoire des plus vagues, ma chère. Apparemment, personne n'a rien entendu. Mais, tout de même, il n'y a pas de fumée sans feu. Quand sonna l'heure de la pause du déjeuner, Evadne regretta de n'avoir pas de talent littéraire car elle avait recueilli assez de récits mélodramatiques pour alimenter un feuilleton pendant dix ans.

A l'heure du déjeuner, elle ôta son géranium de la fenêtre et appela Piers, le plus âgé et le plus raisonnable des pékinois. Elle lui donna un panier avec un petit mot et de l'argent dans une enveloppe et l'envoya au « centre commercial » chercher son *Times* et quelques délicatesses glacées. Elle était à court de Schweppes mais estimait qu'on ne pouvait décentement exiger d'un chien qu'il se charge de lourdes bouteilles.

Quand Piers revint avec la monnaie inexacte (ce n'était pas la première fois), Evadne ferma à clé et commença à préparer le déjeuner. Elle fit suer quelques échalotes et des cubes de céleri dans du beurre doux, ajouta une feuille de laurier et du bouillon de poule puis laissa le tout mijoter tranquillement. Après quoi elle se servit un petit verre de vin de bureau et mit le couvert. De la belle argenterie – un

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

cadeau de départ à la retraite de la part du personnel de la bibliothèque –, un brin de mimosa de serre, des petits pains complets tout chauds.

En remuant sa soupe et en sirotant son remontant maison, Evadne ne put s'empêcher de laisser ses pensées vaguer sur le sujet qui avait tant inquiété tous ses visiteurs de la matinée. Quelqu'un était-il vraiment tombé à la rivière? Et si oui, où était-il maintenant? Se pouvait-il qu'il ait dérivé à des kilomètres? Ou s'était-il pris dans les herbes folles? Peut-être s'était-il enlisé dans la vase.

D'une main tremblante, Evadne saisit un sachet de cardamome, mortier et pilon, et son cœur se serra de pitié pour l'infortuné, peut-être mythique. La noyade, c'était sa terreur. Une fois, à l'école, on lui avait demandé de lire un extrait de *Richard III*, la scène décrivant la mort de Clarence, et elle avait manqué s'étrangler d'horreur. Moins hardie, tout à coup, elle remit en place la cardamome sur l'étagère et se servit directement sa soupe.

Elle s'était attablée – en fait, elle portait la cuillère à sa bouche – quand elle se rappela soudain l'incident de la nuit précédente. Elle était dans sa chambre sous le toit et s'appêtait à se coucher. Après avoir passé sa chemise de nuit en flanelle et s'être lavé le visage à l'eau de pluie et au savon, ainsi qu'elle le faisait depuis l'enfance, Evadne dit ses prières. Comme toujours, elle recommanda différents noms à l'attention de Dieu, en émettant des suggestions sur la conduite à tenir, tout en reconnaissant naturellement qu'en dernier ressort, c'était Lui qui décidait. Puis elle grimpa dans son lit.

Evadne avait l'habitude de dormir sur le dos, les mains croisées sur la poitrine comme les gisants des vieilles églises de campagne. Elle aimait cette idée : au cas où son âme larguerait les amarres pendant qu'elle était inconsciente, on découvrirait sa dépouille bien ordonnée dans une attitude de vénération. Elle semblait invariablement dans un sommeil paisible et sans rêve mais la veille, sur le point de s'assoupir, elle avait été secouée par un cri étrange, assez effrayant, presque un hurlement. Sur le

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

moment, elle avait supposé qu'il s'agissait d'une renarde ou peut-être d'un petit mammifère aux griffes d'un prédateur. Mais à présent, dans la cuisine inondée de soleil, tandis qu'elle considérait sa soupe qui refroidissait, Evadne n'en était plus si sûre.

Elle se secoua et se dit avec fermeté que, même si elle s'était trompée et que les cris étaient humains, il ne pouvait y avoir aucun rapport. Tout le monde disait que la chute dans la rivière avait eu lieu près de Swan Myrren. Et les bruits provenaient de beaucoup plus près. Quand même...

Evadne finit rapidement sa soupe, déposa la vaisselle dans l'évier et replaça son géranium à la fenêtre. Quand on souleva le heurtoir, presque aussitôt après, elle se hâta d'aller ouvrir. Car, pour une fois, Evadne ressentait autant que son visiteur le besoin de compagnie.

Vers quatre heures, ce même après-midi, Louise Fainlight passa rendre visite à Ann Lawrence. Elles étaient devenues de vagues amies, plutôt par la force des choses car, à part leur passion pour le jardinage, elles avaient peu en commun. Louise était certainement consciente que, si elle avait continué à vivre et à travailler à Londres, elles n'auraient fait que se croiser, sans se prêter mutuellement attention.

Mais dans un petit village, le choix est limité et, si l'on trouve quelqu'un avec qui on s'entend à peu près bien, on fait presque toujours un effort. A dire vrai, les deux femmes en étaient venues à se juger fascinantes. Elles ne comprenaient pas leur façon de vivre respective.

Ann admirait et craignait un peu le charme de Louise, son attitude envers la vie faite de dureté et d'ironie, et les relations apparemment désinvoltes et légères qu'elle entretenait avec son frère. Elle lui enviait son ardeur à défendre son point de vue. Les situations que Louise avait affrontées dans son travail en tant qu'analyste de titres dans une banque commerciale auraient terrorisé Ann jusqu'à la rendre malade.

UN CORBEAU AU PRESBYTÈRE

Pour sa part, Louise ne parvenait pas à comprendre comment une femme de l'âge et de l'intelligence d'Ann, qui aurait pu être extrêmement séduisante, passait son temps, jour après jour, mois après mois, année après année, à ne rien faire. Rien, du moins aux yeux de Louise. Des occupations ennuyeuses telles que le rempotage dans la serre, la présidence du Club des Mères, le journal de la paroisse, la liste de service pour le fleurissement et le ménage de l'église. Incroyable.

La curiosité de Louise, quant aux raisons qui avaient poussé son amie à épouser ce vieux barbon, fut facilement satisfaite car tout le monde au village connaissait l'histoire. Ann avait vécu avec son père, le pasteur de Ferne Basset, qui avait plus de cinquante ans quand elle était née, jusqu'à sa mort, quelque vingt-deux ans plus tard. Son vicaire, Lionel Lawrence, alors dans la quarantaine, timoré, agréable, prit peu à peu en charge les obligations pastorales du révérend Byford et aida aussi Ann à s'occuper de lui, quand il fut âgé.

Malheureuse, endeuillée, ne connaissant que la vie dans un presbytère de village, et affligée de surcroît d'une timidité malade, Ann accepta la proposition du vicaire de continuer leur mutuelle entraide. Deux ans après leur mariage, Lionel, bien que toujours ordonné, renonça au sacerdoce. Ceci, expliqua-t-il, pour lui permettre d'accomplir l'œuvre du Seigneur là où les besoins étaient les plus criants. Heureusement, cela ne signifiait pas la perte de la maison puisqu'elle avait appartenu à la mère d'Ann et non au diocèse. Les offices étaient célébrés, toutes les trois semaines, par un vicaire qui desservait deux autres paroisses. La seule fois où Louise avait abordé le sujet de son mariage, son amie s'était contentée de répondre: «Cela semblait plus simple», et avait détourné la conversation.

Louise trouvait la situation affligeante. Elle était sûre qu'Ann n'était pas heureuse: comment en serait-il autrement, avec cette poule mouillée, ce vieux raseur comme mari? Quant au tas de délinquants tourne-pouce qu'il n'arrêtait pas d'amener à la maison, ceux-là... Louise avait

*Cet ouvrage a été imprimé par
CPI Firmin Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
en août 2011*

Dépôt légal: septembre 2011
N° d'édition : L.01EUCN000431.N001
N° d'impression : 106807

Imprimé en France